

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Vincent LEBBE

Les aspirations des étudiants chinois en Europe
(suite) : leurs sentiments à l'égard de l'étranger

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 135-142

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Les aspirations des Etudiants chinois en EUROPE (Suite)

Leurs sentiments à l'égard de l'étranger.

On les dit très xénophobes ; on les a regardés surtout en ces derniers temps comme les organisateurs de la xénophobie en Chine. Il est toutefois certain qu'ils ne le reconnaissent pas : ils s'en défendent de toutes leurs forces, — paraissent littéralement exaspérés de n'être pas crus sur ce point. Que faut-il en penser ?

Ce préjugé de la Xénophobie chinoise est si ancré dans la plupart de ceux qui parlent de la Chine que ma réponse étonnera peut-être : non, je ne les crois pas xénophobes.

D'abord, il est faux de dire qu'ils méprisent l'Europe et sa civilisation. Leurs grands-pères peut-être, leurs arrière-grands-pères certainement, mais non point eux. Eux, et la génération qui les a précédés, sont précisément ceux qui dans leur pays ont mené campagne, et avec une ardeur égale à leur conviction, pour créer un mouvement vers la civilisation européenne ; leurs livres, leurs journaux, depuis 20 ans, sont remplis de jugements méprisants à l'égard de tout ce qui fait leur civilisation à eux : il y a seulement quelques années, ils se mettaient encore en tout au-dessous de l'Européen qu'ils voulaient imiter, prendre pour maître.

D'aucuns leur ont reproché, et avec justice, précisément cette désaffection révolutionnaire d'un long passé et d'une civilisation dont ils pourraient encore conserver tant de choses. Je me souviens du temps qui n'est pas loin, où ils estimaient couramment l'Européen comme leur supérieur au point de vue moral. Il est vrai que leur séjour en Europe a beaucoup rafraîchi cette admiration ;

je ne serais pas étonné non plus que le pessimisme de nombre d'Européens à l'égard de leur propre race, pessimisme qui s'étale maintenant dans tant de livres et de revues joint souvent à beaucoup d'admiration pour les choses d'Orient, soit en partie cause de l'évolution certaine qui se manifeste dans cet ordre d'idée. Il reste toutefois que beaucoup de ceux qui ont vécu un certain temps en Belgique et en France (je n'oserais appliquer cette observation à d'autres pays) y ont reçu un accueil cordial, franchement égalitaire, qui a créé des sympathies très réelles avec nombre de Belges et de Français. Même lorsqu'ils en critiquent les gouvernements, ils s'attachent constamment à faire la distinction entre ce qu'ils nomment « les gouvernements capitalistes » et la population. Au fond, leurs sympathies, leurs antipathies aussi, sont uniquement commandées par l'attitude des autres nations à l'égard de leur Patrie. En quoi ils ne diffèrent pas essentiellement, me semble-t-il, des étudiants de Belgique ou de France, si ce n'est peut-être par l'intensité du sentiment et parfois la violence de l'expression. Ce n'est pourtant pas encore là de la xénophobie : c'est une réaction patriotique, dites si vous le préférez nationaliste, fort naturelle. Et si la véhémence nous en paraît parfois exagérée, il faut se reporter d'abord à ce que nous venons de constater de la qualité de leur patriotisme, plus actif, plus ardent que celui de jeunesse au monde, puisqu'il les a pris tout entiers, les a réellement mobilisés et leur a fait affronter déjà tant de souffrances. Et si parfois aussi, ils nous semblent trop susceptibles sur ce point, trop enclins à voir une agression, un geste malveillant en des choses qui supporteraient une interprétation plus bénigne, il faut dire, pour les excuser, que cette défiance n'est tout de même pas venue toute seule. Ce n'est pas seulement à l'égard des Européens que le peuple chinois est défiant, croit difficilement à une bonne volonté quelconque : ceux qui l'ont connu chez lui, savent qu'il nourrit les mêmes

appréhensions à l'égard de ses mandarins. Chat échaudé craint l'eau chaude... Ce n'est pas la faute du chat.

Il est certain que sur ce point des relations internationales, il y a désormais un peu de nervosité et même d'exaspération dans leur cas. Ils sont déterminés, et cela d'une façon absolue, à réclamer l'égalité complète de traitement. Et maintenant qu'ils connaissent les peuples de race blanche, qu'ils ont vu comment les choses se passent chez eux, les points de comparaison ne leur manquent pas. Un exemple entre mille : Lors du fameux incident de Lin Tch'eng⁽¹⁾, les puissances, outre des indemnités pour leurs ressortissants lésés, réclamaient la punition des fonctionnaires des lieux où s'était perpétré l'attentat, et même un certain contrôle des chemins de fer chinois. Ce fut naturellement un tollé général. Dans l'une des protestations adressées au Corps diplomatique, je relève cette réflexion :

Voyons ! Quand des marchands chinois ont été maltraités par les Hollandais de Sourabaya ou par les Portugais à Macao, avons-nous jamais demandé la destitution des fonctionnaires de ces colonies ? Quand les voyageurs chinois ont été molestés en Sibérie, avons-nous réclamé le contrôle des chemins de fer russes ? Quand les résidents chinois de Hong-Kong, si nombreux, eurent à souffrir des vexations, avons-nous essayé de substituer notre police à celle de cette île ? Et si nous avons tenté ces choses, les gouvernements hollandais, portugais, russe et anglais, nous eussent-ils laissé faire bénévolement ? Non, n'est-ce pas ? Alors, comme dit le vieux dicton « ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse ».

(1) Un train fut arrêté par une bande de brigands qui, après avoir tout pillé, emmenèrent de nombreux voyageurs en otage : parmi ces voyageurs, il y avait un certain nombre d'européens.

« Et que diriez-vous si, en nous appuyant sur le fait dûment constaté que toutes les armes dont les brigands de Lin Tch'eng se sont servis, étaient des armes importées en contrebande par des Etrangers, que diriez-vous si, nous appuyant sur ce fait, nous retournions le cas de Lin Tch'eng contre vous ? Si nous le considérons comme un cas d'agression par l'Etranger et vous demandions réparation ? Oui, que diriez-vous ? » ⁽¹⁾.

Quand on leur répond, — la seule réponse, toujours répétée — que l'on ne peut traiter la Chine comme un autre pays, parce qu'il est en état d'anarchie endémique — ils répondent par les exemples de la Russie, du Mexique, etc., dont les gouvernements d'Europe et d'Amérique ne répriment pas l'anarchie.

Etant donné cette aspiration vers un traitement égal, l'horreur véritable que provoque tout traitement contraire, pensez à l'impression que fait sur nos étudiants la presse européenne, quand elle parle des choses de leur pays. A part les exceptions, le ton en est toujours teinté d'un véritable mépris ; on le prend de haut... Le *Petit Journal* parlait tout récemment des « rebelles tués au cours des bagarres de Chang-Hai » — et plus loin : « la police britannique fit usage de ses armes pour réprimer une démonstration contre les colonies étrangères. Quelques manifestants chinois furent tués. Ces incidents furent le point de départ du mouvement xénophobe... » etc. L'article porte dans le titre « Incidents de Chang-Hai et *Capitulation* ». Protester contre de telles paroles, franchement est-ce xénophobie ?

Il est, du reste, remarquable que ces mouvements de protestation, boycottage, etc., ne se produisent nullement à l'égard de tous les étrangers, mais visent uniquement

(1) Cette pièce ne venait pas des étudiants à l'Etranger, mais leur langage est si bien le même que nous pouvons la citer en exemple.

la nation d'où est partie l'agression. Que, par ailleurs, si leur antipathie, leurs réactions sont parfois singulièrement violentes, leurs sympathies ne se manifestent pas avec moins de spontanéité à l'égard des pays qui les traitent amicalement. On ne saura jamais toute la sympathie que valut à l'Amérique le fait de ne pas avoir accepté la concession de Tientsin que la Chine se croyait obligée de lui offrir, après la défaite des Boxers, comme celui d'avoir renoncé à la même époque à une partie de l'indemnité de guerre en faveur de la fondation d'un grand collège. Et, cependant, cette amitié connut un orage : les mauvais traitements endurés par les résidents chinois d'Amérique en 1902, faillirent tout compromettre : un violent boycottage des marchandises américaines leur répondit tout de suite, qui ne prit fin qu'avec la fin de la cause, l'Amérique n'ayant pas persévéré dans son attitude. Il faut remarquer aussi que les pasteurs protestants américains, se déclarèrent, en cette occasion, contre leur propre gouvernement, favorisèrent le boycottage et ne contribuèrent pas peu au redressement de l'opinion de leur pays. Tout cela leur fut rendu par la Chine, surtout par ses étudiants, avec usure.

Tous les Européens ont pu constater, à l'occasion de la grande guerre, l'incroyable popularité dont l'Allemagne jouissait en Chine : les sujets de conflits n'avaient cependant pas manqué autrefois ; moins de vingt ans plus tôt, c'était bien le même Guillaume qui avait posé l'acte agressif qui devait amener la terrible réaction des Boxeurs. Mais, les Boxeurs une fois matés, les Allemands avaient soudain abandonné la manière forte, s'étaient mués en marchands et, chose importante, en marchands polis et aimables. Non seulement ils avaient concédé des crédits, obéi scrupuleusement aux désirs de leurs acheteurs, mais ils avaient adopté dans leurs rapports avec les Chinois l'urbanité, les bonnes manières que l'on tient là en si haute estime. Qui dira la part que les

sourires et les bonnes grâces, et l'attitude ponctuellement égalitaire de ces marchands, tenaient dans le capital de sympathie accumulé entre les deux dates ; cette sympathie était si grande que la jeune Chine préféra laisser dissoudre son parlement plutôt que d'accorder au gouvernement l'entrée dans l'alliance. Elle y entra pourtant elle-même : mais ce ne fut que plusieurs années plus tard, et seulement lorsque l'Amérique y fut entrée ; on faisait confiance à ce pays dont on disait ouvertement qu'il ne pouvait être que du côté de la justice, car seul, il n'avait jamais eu sur la Chine de visées impérialistes. Ceci en dit long sur l'influence de la manière forte, seule efficace, disent certains, à l'égard des nationalistes chinois ; c'est la seule, au contraire, qui soit condamnée à un échec irrémédiable.

On ne peut davantage dire que nos étudiants sont systématiquement « antiblancs », à la tête d'un mouvement jaune. Sans doute, à certaines heures de rancœurs, ils ont prêté l'oreille aux paroles qui leur venaient du Japon sur ce thème. Mais justement depuis vingt ans leurs plus grands mouvements anti-étrangers ont toujours été dirigés contre le Japon lui-même. En ce moment ils ont, semble-t-il, réussi à de faire changer de politique : si vraiment le Japon abandonnait sa politique de force et d'agression à l'égard de la Chine, il n'y a pas de doute qu'en quelques années il arriverait à s'en faire une grande amie, ce qui serait certainement à l'avantage des deux et ouvrirait en Asie une ère nouvelle.....

On le voit par ces exemples, il n'y a pas de parti pris, d'obstination dans la mentalité chinoise, ou mieux pour rester dans notre sujet, dans celle des étudiants chinois, à l'égard de l'étranger. Le moyen de ne pas les avoir contre soi est fort simple : les traiter, mieux encore traiter leur pays avec sympathie et justice. L'expérience nous dit formellement que le résultat ne se fait pas attendre, pas plus dans le sens de la sympathie que dans

l'autre. Il n'y a pas opposition systématique à l'étranger, il n'y a pas « xénophobie ».

Et voilà qui explique leur attitude à l'égard de la Russie. Leurs sympathies sont nées de l'acte par lequel les Soviets renonçaient à toutes les concessions et privilèges extorqués autrefois par les Tsars. Cette initiative déclencha à travers tout le pays un véritable enthousiasme dont bénéficia non seulement le gouvernement révolutionnaire de Russie, mais avec lui son système. Puis les Russes, à l'occasion de leur lutte avec les « blancs », maltraitèrent les Chinois de Mongolie : aussitôt leurs actions baissèrent. On enregistra immédiatement la contradiction de ces actes avec leurs principes et leurs paroles. Cependant, d'aucuns voulaient encore espérer que ces attentats étaient des erreurs commises au courant de la guerre, ou peut-être excusables par les sympathies que, éventuellement, les résidents chinois auraient pu porter aux « blancs ». Tous les voiles tombèrent lors des agressions russes en Mongolie, puis avec la campagne menée par les Soviets pour pousser la Mongolie à déclarer son indépendance, dont manifestement ils étaient les premiers à profiter. Depuis ce temps, malgré toute la sinophilie affichée par le Gouvernement des Soviets, malgré la société : « Ne touchez pas à la Chine », le grand nombre des étudiants reste sur la défiance ; le parti étudiant communiste a perdu la plus grande partie de ses membres : toute l'influence est revenue au parti qui se présente comme nationaliste et est violemment opposé au bolchévisme. Et interprétant l'attitude de la Russie, les journaux étudiants chinois en Europe disent couramment qu'ils ne sont pas dupes de ses gestes amicaux dans leur conflit actuel avec l'Angleterre, mais seulement prêts à profiter des avantages qu'elle leur présente si l'Angleterre s'obstine à les y forcer.

On le voit, sous des apparences diverses, ce qu'on pourrait appeler leur politique étrangère est au fond

simple et facile à suivre: comme le remarquait très justement le directeur américain du « North China Star », « la Chine si patiente et si placide, qui reste tranquille durant des années sous un gouvernement sans argent et sans pouvoir, qui supporte tant de petits et grands brigandages, bondit pour peu qu'on fasse mine de toucher à sa souveraineté. . . . Pour les Chinois, le point sensible, c'est l'intégrité de la souveraineté. »

(*A suivre.*)

Vincent LEBBE.